

Sofilm

Le Monde

RADIO
nova

Korbbini

SHELLAC PRÉSENTE UNE PRODUCTION SISTER PRODUCTIONS ET CINQUIÈME MAISON

A STAR IS BORN



AVEC
CAITI
LORD

UN FILM DE
JUSTINE
HARBONNIER

CAITI BLUES



IMAGE LENA MILL-REUILLARD / JUSTINE HARBONNIER MONTAGE XI FENG / MAXIME FAURE SON CATHERINE VAN DER DONCK / RENAUD NATKIN / LUC BOUDRIAS ÉVALUATION STEVEN MERCIER DIRECTION DE PRODUCTION RITA DUMÉ PRODUIT PAR JULIE PARATIAN / NELLIE CARRIER PRODUCTION SISTER PRODUCTIONS / CINQUIÈME MAISON VENTES INTERNATIONALES LES FILMS DU 3 MARS AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION NOUVELLE-ARCTAINE ET L'ACCOMPAGNEMENT DE L'ALCA DE LA RÉGION PAYS DE LOIRE ET LA PROGIREP - SOCIÉTÉ DES PRODUCTEURS ET DE L'ANGO A DU CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC DU CRÉDIT D'IMPÔT CINÉMA ET TÉLÉVISION - QUÉBEC AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET DE L'IMAGE ANIMÉE ET DE TV7 BORDEAUX

SISTER

cinquième maison



PROGIREP

ANGO A



Québec
Centre National de la Cinématographie et de l'Image Animée

shellac

CAITI BLUES

UN FILM DE JUSTINE HARBONNIER

DOCUMENTAIRE / FRANCE - CANADA / 1H24

SORTIE LE 19 JUILLET 2023

Madrid, Nouveau-Mexique. Caiti Lord s'est exilée dans cette ancienne ville-fantôme, cernée par les montagnes, loin des strass de la Big City. Elle a une voix magnifique qu'elle compte bien utiliser pour faire autre chose que vendre des cherry cocktails. Tandis que la folie s'empare des États-Unis, dans l'absurdité la plus inquiétante, Caiti éprouve un sentiment d'asphyxie grandissant. Alors, Caiti chante.

PRODUCTION

SISTER PRODUCTIONS
Julie Paratian

DISTRIBUTION

SHELLAC
Thomas Ordonneau

COPRODUCTION

LA CINQUIÈME MAISON
Nellie Carrier



LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Justine Harbonnier
Scénario	Justine Harbonnier
Image	Lena Mill-Reuillard, Justine Harbonnier
Son	Catherine Van Der Donckt, Renaud Natkin, Luc Boudrias
Montage	Xi Feng, Maxime Faure
Étalonnage	Steven Mercier

- FESTIVALS**
- ACID Cannes, 2023
 - Hot Docs International Documentary Festival 2023 - Prix spécial du jury
 - Visions du Réel 2023



CELLE QUI FAIT

Propos recueillis lors d'un entretien avec la réalisatrice du film.

Le film est le portrait de Caiti mais aussi celui d'une communauté, d'une petite ville du Sud des États-Unis. Le projet tournait-il d'abord autour de ce lieu précis, à l'ère Trump, ou est-ce par Caiti qu'est né le film ?

C'est vraiment par Caiti qu'est né le film. Je l'ai rencontrée il y a dix ans, en 2013, quand j'ai tourné mon premier court métrage (*Il y a un ciel magnifique et tu filmes Angèle Bertrand*) en Floride et dans lequel elle apparaissait. En 2016, je vivais à Montréal, c'était l'élection de Trump et le désir du film est apparu à ce moment-là : je remarque autour de moi une sorte de désenchantement chez les personnes de mon âge, et dans mon entourage, à la suite de cette élection. Je reprends donc contact avec Caiti et je pars la voir à Madrid, au Nouveau-Mexique dans cet endroit qui est complètement à part, à la marge, où on maintient le rêve des années flower power. Donc on a, d'un côté, ce lieu qui m'inspire pour la force symbolique qu'il charrie et, de l'autre, Caiti à un moment de sa vie assez difficile, en plein spleen, qui me fait vraiment écho, éprouvant des sentiments dans lesquels je me reconnais. Alors j'ai l'intuition d'explorer ce sentiment de désenchantement à travers sa vie. Et c'est là que se télescope l'idée du portrait intime avec l'envie de capter la trame de fond politique du moment.

Ces images permettent également d'inscrire Caiti dans l'Histoire de son pays, de convoquer le politique à travers un récit intime.

Dans le film, le politique se manifeste toujours par le biais de l'intime. Il m'intéressait de saisir comment certains des grands moments de l'histoire qui ont marqué notre génération - le 11 septembre, l'élection de Trump, etc. - s'invitent dans notre quotidien et peuvent avoir un impact sur le plan personnel. C'est donc toujours par la petite fenêtre de Caiti, à hauteur de la vie d'une jeune femme, que les aspects politiques et sociaux sont perceptibles dans le film. À la radio, Caiti devient une sorte de sentinelle en veille sur ce qui se passe dehors et à l'intérieur d'elle-même. La radio renforce aussi par petites touches le sous-texte politique et social : l'inquiétude générée par les années Trump, le sentiment de délitement des liens de la communauté, le passé léger et plein d'espoir des années 70, perdu aujourd'hui. Je voulais éviter de poser un regard surplombant. Le film épouse le point de vue de Caiti et ne cherche pas à livrer de discours. Au contraire, c'est un film qui explore, qui se trompe avec Caiti, qui ne cherche pas à être dans la maîtrise absolue mais qui essaie de saisir une certaine pulsion de vie. Ce désir de vie qui menace de s'éteindre pour Caiti. Notamment pour des raisons pragmatiques : elle est accablée par des



JUSTINE HARBONNIER
CINÉASTE

Tu parles de Madrid comme d'une communauté «à la marge» : comment as-tu voulu rendre compte de cette marginalité ?

L'univers dans lequel évolue Caiti appartient à celui d'une certaine contre-culture. Les films de John Waters, les écrits de la Beat Generation, tout ce background culturel est très présent à Madrid. L'idée d'assumer l'échec, d'être la génération battue, imprègne tout le film. Mais pour moi ce n'est pas qu'une référence, c'est quelque chose en quoi je crois profondément : la nécessité de se libérer du regard des autres et de la société pour réussir à exister en tant qu'artiste. C'est un chemin personnel artistique et identitaire et c'est sous cet angle que j'ai voulu le traiter dans le film. C'est la trajectoire intime que suit Caiti. Beaucoup de films ont été faits ces dernières années sur la marge aux États-Unis, mais l'idée de marge, en tant que territoire ou espace à part, m'intéressait moins que l'idée de marge d'un point de vue philosophique, voire identitaire. Caiti trouve de la force auprès de ces personnes « anti-système » pour se construire en tant que femme et en tant qu'artiste. C'est ça que je voulais mettre avant tout en valeur. Encore une fois, je voulais éviter à tout prix le portrait de communauté, le côté un peu séduisant, exotique ou stéréotypé des milieux underground aux États-Unis qui, je trouve, a déjà été beaucoup vu et revu. Cet univers n'a de raison d'être dans le film que parce qu'il dit quelque chose de Caiti, il est celui qu'elle s'est choisi. Il n'existe pas en soi. Caiti Blues n'est pas un portrait de l'Amérique, ni de la marge, c'est le portrait d'une jeune femme qui pourrait être moi. C'est à cette hauteur que je me sens la plus légitime d'avoir à dire et de poser un regard.



CEUX QUI REGARDENT

THÉODORA BARAT, PATRICE CHAGNARD ET IDIR SERGHINE,
CINÉASTES, MEMBRES DE L'ACID

Caiti n'est pas une star. Elle n'est pas non plus très heureuse. Elle travaille dans un bar et anime une petite émission dans une radio de quartier de Madrid au Nouveau-Mexique. Mais Caiti a aussi une voix et une guitare, elle chante : "Je ne peux ni rester ni partir, j'ai seulement besoin de respirer."

Le film de Justine Harbonnier s'accroche à cette respiration, il la filme au plus près, il la raconte, il l'exalte. C'est cela la véritable musique du film. D'un souffle à l'autre, dans la tristesse ou dans la joie, le film construit peu à peu le portrait d'une jeune femme à la fois ordinaire et héroïque. Mais pas que.

Car Caiti fait partie d'une communauté qui l'entoure et qui la porte, qui est elle-même reliée à une histoire, à une contre-culture, dans la mouvance post hippie. Cette histoire plus large, toujours vivante est celle d'un rêve américain dont il ne reste que de fragiles souvenirs. Un rêve à bout de souffle dont la voix de Caiti, lucide et mélancolique, témoigne pour mieux s'en libérer, loin des strass et des paillettes. Alors, au gré d'une parole qui se fait tantôt haïku ou cri du cœur, *Caiti Blues* s'attache à nous raconter avec élégance une certaine respiration du monde. Entre désillusions et espoirs.

CELUI QUI MONTRE

MAXIME IFFOUR,
CINÉMA LE BRETAGNE (SAINT-RENAUD)

En 1h30, *Caiti Blues* de la réalisatrice Justine Harbonnier nous donne à voir l'autre côté du rêve américain. Celui que l'on retrouve dans les films de Jarmusch, de Wenders ou d'Herzog. Celui des oubliés, des exclus. Tout au long du film, la cinéaste convoque d'ailleurs plusieurs symboles propres à cette Amérique : la ville fantôme, les routes, le bar paumé, les trucks, la radio locale...

Au-delà de cette figure de l'Amérique contemporaine, le film tire aussi le portrait bouleversant d'une jeune femme de trente ans, Caiti, qui, enfant, rêvait d'être chanteuse de Music-Hall. Après des moments difficiles, ce rêve lui semble aujourd'hui lointain. Elle a quitté la ville (New York), pour s'exiler à Madrid, au cœur du Nouveau Mexique. C'est ici, loin des strass et des paillettes de Broadway, qu'elle se construit une nouvelle vie. Et c'est là que la cinéaste Justine Harbonnier décide de poser sa caméra pour nous montrer le quotidien de Caiti, qui anime une émission de radio locale, dans laquelle elle se raconte, travaille dans bar du coin pour gagner sa vie... C'est à cet endroit qu'elle trouve un nouvel équilibre, dans lequel le spectacle à toujours sa place et s'invite de temps en temps, comme lors de cette séquence où elle interprète *Sweet Transvestite* issu du *Rocky Horror Picture Show*. L'espace d'une séquence, les paillettes et les strass reviennent pour nous offrir un très beau moment de cinéma et nous donner une très belle leçon de vie !

INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.

ÉCOUTER L'EP DE CAITI LORD



Caiti Blues, de Broadway au Nouveau-Mexique

La cinéaste Justine Harbonnier insère dans son film des rushes issues de la caméra numérique familiale de Caiti, tournées par sa mère ou par elle-même lorsqu'elle était petite. Ces séquences nous font découvrir la jeunesse singulière de Caiti : celle d'une enfant star, des castings et des spectacles de Broadway dans lesquels elle se produisait. Dans ces images, on la voit aussi jouer avec ses Barbies, les tourner en ridicule ou se moquer des white trash... On découvre alors une petite fille qui a déjà une conscience très aiguë de ce qui se passe autour d'elle. Ces films de famille, ancrés dans une époque, entrent en résonnance avec la vie d'adulte que Caiti s'est construite. Après avoir décidé d'arrêter le théâtre et le chant, elle rend visite à une amie dans une petite ville au Sud de Sante Fe. C'est là qu'elle décide de démarrer une nouvelle vie, loin de la ville, où elle trouve sa place en se produisant sur les scènes alentours et en tant que DJ de la radio locale. Au-delà du rêve américain de Broadway, le film regarde Caiti évoluer dans sa relation à ses désirs d'enfant et la regarde avancer avec lucidité dans l'Amérique d'aujourd'hui.

Filmer l'intime

Dès les premières images du film, on se sent très proche de Caiti. Même si elle ne s'adresse jamais directement à la caméra, elle se raconte. Seule face à la montagne, dans son émission de radio, elle exprime ce qu'elle ressent, nous parle de son quotidien. En tant que spectateurs, nous ne sommes pas de simples auditeurs, puisque Caiti nous invite dans les coulisses de son studio, comme dans les méandres de sa pensée. Le film est aussi rythmé par la musique, celle de Caiti, et par les paroles de ses chansons. Tout au long du récit, on la suit dans sa recherche créative et intime. La cinéaste utilise aussi un dispositif emprunté à certaines œuvres de la nouvelle vague, celui des cartons, qui sont là pour marquer des temporalités, structurer le film et aussi mettre en valeur les mots de la jeune femme. On sent à travers ces divers dispositifs la complicité et la relation de confiance qui unit la cinéaste et la protagoniste du film. Au-delà de la sensation d'être plongés dans son intimité, on sent que Caiti nous autorise à être là à ses côtés.

acid
ASSOCIATION DU
CINÉMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 30 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers. Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages dans plus de 400 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts et ACID POP offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films. Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org